

l'enseignement en question(s)

# Comment transformer un échec de janvier en réussite ?

## Après mon beau sapin en décembre, voici mon (beau) bulletin en janvier... Que faire si la déception est de mise ?

Dans toutes ces familles où des jeunes parlent enseignement supérieur, les réjouissances de Noël font souvent place au stress de la session de janvier. Les résultats tombent en ce moment. Souvent pas terribles, terribles... particulièrement pour ceux qui s'asseoient pour la première fois sur les bancs d'une haute école ou d'une université. Que les jeunes et leurs parents qui s'alarment devant

un échec partiel ou total en janvier se « rassurent » : c'est le lot de 80 % des étudiants de première année. Et encore, dans certaines facultés, on estime qu'un étudiant sur dix seulement réussit en janvier avec au minimum 10/20 dans chacune des matières. Une logique qui échappe à d'autres calculs : il vaut peut-être mieux présenter un accidentel 9/20 à côté d'une série de 14 plutôt que d'avoir des 10 ou 11 sur toute la ligne.

Quoi qu'il en soit, si la session de janvier est parfois prédictive de la suite, ce n'est en rien une fatalité. Seul compte le verdict final, qui n'interviendra qu'en juin ou septembre.

Que faire d'ici là ? Bosser évidemment. Mais bossier correctement, c'est-à-dire avec méthode, en profitant des multiples outils de remédiation. Dans un enseignement supérieur qui s'est largement démocratisé, l'étudiant est

moins seul que jamais. A côté de structures privées et onéreuses, les universités et hautes écoles ont mis en place des outils de remédiation peu coûteux et efficaces pour qui veut se donner la peine d'y consacrer un peu plus qu'une marque d'intérêt. Un seul exemple parmi une multitude d'autres : l'UCL propose durant les vacances de Pâques un blocus assisté. « Nous avons pu mesurer l'effet sur la réussite : parmi les étudiants en échec en janvier, ceux qui y participent progressent sensiblement mieux que les autres, dit Philippe Parmentier, directeur de l'Administration de l'enseignement et de la formation de l'UCL. Cela étant, il faut rester sérieux, on ne passe pas de 2/20 à 12/20 grâce à quelques heures de remédiation, mais avec ce type d'outils, certains basculent véritablement du côté de la réussite. » ■

ÉRIC BURGRAFF

## Cogito « L'échec est dévastateur »

ENTRETIEN

Les radios le répètent à l'envi ces derniers jours : la remédiation après janvier passe par Cogito. Rien à voir avec les universités ou les hautes écoles, Cogito, c'est du business pur jus, une société anonyme née voici 14 ans de la réunion de plusieurs petites structures. Cofondateur et administrateur de la société, Drieu Godefroid a collectionné les diplômes avant d'aider les autres à obtenir le leur.

**Le principe Cogito en quelques mots...**

Nous proposons diverses formes d'aides individuelles : des cours particuliers pour travailler spécifiquement une matière, du coaching personnalisé offrant un suivi global autour de la méthode de travail, des simulations d'examen etc. Nous avons aussi pris l'initiative de lancer des blocus assistés ou des week-ends résidentiels spécifiquement dédiés au décodage des QCM en médecine. L'enseignement supérieur francophone donne sa chance à tout le monde, mais il génère 60 % d'échecs en première année. Or,

l'échec a un effet dévastateur. Nous essayons de le prévenir.

**Que faire après une session de janvier problématique ?**

Tout commence par un rendez-vous avec l'étudiant et/ou ses parents. C'est gratuit, ça n'engage à rien. Première consigne : ne pas paniquer. Un étudiant qui n'a que deux ou trois échecs, c'est parfois une bonne nouvelle par rapport à des situations plus catastrophiques. On commence par analyser ce qui n'a pas été en janvier et on fait un choix : je conseille donc de ne pas alourdir la session de juin en y ajoutant les examens ratés en janvier, il faut donc les reporter à septembre.

**Mesurez-vous les progrès chez vos étudiants ?**

On ne peut pas exiger qu'ils nous communiquent leurs résultats mais, par expérience, nous savons que 80 % des examens que nous avons préparés avec eux sont réussis. Cela dit, au-delà des questions de méthode et de compréhension, certains étudiants présentent de vraies carences en langue maternelle, et je peux vous assurer

que ce n'est pas une question d'origine sociale.

**Un conseil aux jeunes qui doutent d'eux-mêmes ?**

D'abord, n'oubliez pas qu'à l'université, les assistants sont là pour vous aider. Ensuite, ne pas vouloir refaire en juin les échecs de janvier. De plus, il faut être réaliste avec son emploi du temps : il faut répartir les matières à travailler durant le quadrimestre et durant le blocus. Et puis il faut étudier dès à présent, c'est-à-dire comprendre, sélectionner l'information pertinente et commencer à mémoriser.

**Cogito, c'est sans doute bien mais ce n'est pas financièrement accessible à tous...**

Une heure de cours individuel se rémunère entre 35 et 40 euros. Ça peut paraître cher, mais dans la vie, d'autres services sont bien plus chers. Et puis, on n'en fait pas la publicité, mais si nous sommes face à un étudiant motivé qui a de réelles difficultés financières, l'argent ne sera pas un obstacle à son passage chez nous. ■

Propos recueillis par  
E.B.

## la prof « Pas la fin du monde »

**ENTRETIEN**  
Mireille Houart est docteur en sciences et coordinatrice en pédagogie universitaire à l'UNamur. A force de voir défiler des étudiants en difficultés elle a choisi de livrer ses conseils dans un ouvrage devenu une référence dans le secteur : *Réussir sa première année*.

### L'échec en première année vous inquiète-t-il davantage ?

Non, il est relativement stable depuis 10 ans : 40 % de réussite en première, dont la moitié en juin et la moitié en septembre. S'il n'a pas évolué défavorablement malgré la massification de l'enseignement supérieur, c'est parce que les universités et les hautes écoles ont mis en place énormément d'outils d'aide à la réussite. De plus, c'est gratuit, c'est offert en direct par les universités en symbiose avec les enseignants des différentes facultés.

### Janvier est-il prédictif de ce qui se passera à la fin de l'année ?

Il existe une corrélation entre janvier et la suite, mais un échec à cette saison n'implique évidemment pas nécessairement une année ratée. Tout dépend de la réactivité de l'étudiant, de sa capacité à prendre ses études à bras-le-corps, de sa propension à profiter des outils d'aide à la réussite. S'il participe à ces dispositifs, il met toutes les chances de son côté.

### Que faites-vous avec l'étudiant qui vous confie ses difficultés ?

D'abord on lui dit que ce n'est pas la fin du monde ! Ça arrive à 80 % des étudiants ! On cherche à voir, via un entretien individuel, où sont les dysfonctionnements. On ne met pas un

bulletin au fond d'un tiroir, il faut faire le bilan de ses résultats. Ce n'est pas toujours une question de temps de travail mais plutôt de méthode de travail. On va alors organiser avec lui la planification de son temps : quelles tâches à effectuer, pour quand, comment les découper... On lui apprend à faire ses synthèses. Au-delà des rendez-vous personnalisés, on lui propose des cours de métho-

dologie par petits groupes. C'est parfois une question de technique aussi : il ne sert à rien d'étudier un cours de manière linéaire si le professeur a l'habitude d'interroger de façon transversale !

### Mais il y a aussi des problèmes de compréhension !

Nous avons mis en place des médiations disciplinaires dans chaque faculté, chaque semaine de l'année. Elles fonctionnent sur la base des demandes des étudiants. Par ailleurs, pour chaque matière, des membres du personnel sont chargés d'une remédiation individuelle. Les universités n'ont pas les moyens d'offrir des répétiteurs pour tous les étudiants, mais celui qui le demande aura des rendez-vous personnalisés. Nous cherchons surtout à former des jeunes autonomes en leur offrant les outils pour qu'ils apprennent à se débrouiller seuls. De plus, c'est gratuit ! ■

Propos recueillis par  
E. B.



**Réussir sa première année**  
MIREILLE HOUART  
De Boeck  
248 pages, 10 euros